

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 2

Artikel: Propos "en l'air"
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne



ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160



ANNONCES :

Administration du Conteur

Pré-du-Marché, Lausanne

Nous vous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



LO BOUNAN ET FIFLON

VIVE lo bounan ! Kà adon fà bon être dè stu mondo, poru qu'on aussè lo bosson garni. La police ne fà min dè rionda pè lo cabaret ; la fenna ne s'engrindzè pas 'on l'ai restè on bocon tard, lè z'enfants sè repessont dè bougnets et dè brecès pè l'hotò et s'amusont avouè lè bibis que la tsaussevilhè l'ao z'a met dein l'ao chòquès ; on laissè lè cousins dè coté ; on redit cliào bounès vilhiès tsansons d'ài z'auto iadzo ; enfin quiet ; on vit dein lo dzouio. Vive lo bounan !

Mà n'est pas lo tot ! c'est coumeint vo z'è de : faut lo bosson garni ; kà sein comptà la mar-maillè que n'a jamé prào ; la fenna, que vao son drài ; lè pourro que vignont ràocanà pè la porta, ne faut pas lo porta-mounià vouàis s'on vao s'accordà cauquies quartetès dè tot bon et on petit fricot avouè lè z'amis, kà tsacon ne pào pas s'amusà tot solet decoutè son bossaton coumeint Fifelon, qu'on ne l'ai dit pas d'insè po rein.

Lo dzo dè stu derrài bounan, dou z'amis d'ao défrou, qu'aviont fètà Syrvestre, sè sant peinsà d'allà fère vezita à Fifelon que lè z'a einvità po dinà, et ein atteindeint que la soupa s'ài presta, sont z'u baire on vermoute à la pinta. Ein revegneint à l'hotò, à midzo, Fifelon que v'ài que n'ia rein dè vin su la trabilia, preind la clià dè la càva po ein allà queri ! mà sa fenna, qu'av'ài ètā bin malada, mà qu'allàvè mi, l'ai preind la clià d'ài mans et l'ai fà :

— Dresse pi la soupa ! y'adri traire onna bo-tolhie.

— Mā, madama, l'ai fà ion d'ài z'amis, vo n'ètès pas onco prào bin po dècheindre et remontà cliào z'égras ; laissi pi fère l'ami Fifelon ; n'ein bin lo teimps.

La fenna, conteinta d'av'ài l'occajon dè fère onna petita aleçon à se n'hommo per devant cliào dou z'amis, repond :

— Oh ! vo z'ètès bin bon, monsu, mà n'òuzo vretabliameint pas lo laissi allà pè la càva : l'ai resterà !

Le « sottisier » du libraire. — Dans une revue de librairie on s'est amusé à collectionner quelques-unes des bourdes retentissantes que les libraires, de temps à autre, entendent, avec stupeur, proférer par leur clientèle.

En voici quelques exemples :

« Faites-moi livrer un mètre et demi de classiques, à dos doré... »

« Je voudrais un livre. — Quel livre ? — Je ne suis pas fixé. Quelque chose de simple. C'est seulement pour lire... »

Cela nous rappelle ce mot fameux entendu par un libraire anglais et sortant de l'adorable bouche d'une jeune fille : « Je voudrais bien faire un cadeau à mon fiancé, mais quoi donner ? Un livre ? Oui. Cela fait sérieux. Mais il en a déjà un ! »

Ce dernier trait est connu. Mais il n'en est pas moins effarant.



Pages d'autrefois

PROPOS INCIVIQUES

AU lendemain de la révolution de 1798, tout n'allait pas à merveille dans notre pays. L'indépendance se payait par des prestations militaires qui n'étaient pas du goût de certains citoyens ayant perdu leur sang-froid.

« Du 2 avril 1799. Le citoyen Jean-Pierre T... de Bière, qui s'est enrôlé dernièrement dans les troupes auxiliaires a porté plainte au citoyen sous-préfet du district d'Aubonne que s'étant trouvé aujourd'hui devant le logis des Balances de la commune du susdit Aubonne où était le citoyen Jonas P... de Montherod et plusieurs autres citoyens auxquels il a demandé s'il y en aurait quelqu'un disposé de prendre le parti d'aller servir la République, là-dessus le dit Jonas P... a répondu qu'il allait servir une m... » (Le mot est en toutes lettres dans le texte original, conservé aux Archives.)

Sur cette plainte, le citoyen sous-préfet a fait convenir auprès de lui le dit citoyen P... pour être entendu au sujet d'icelle.

Lequel s'étant présenté et lecture de cette plainte lui ayant été faite, il a répondu qu'il ne convenait pas la vérité et qu'il n'ait formellement d'avoir tenu ce propos, dont il est accusé.

Ensuite, et sur l'exhortation qui lui a été faite de dire la vérité, qu'également serait amenée en évidence par le témoignage des personnes qui étoient présentes, il avoue d'avoir tenu le propos dont il est accusé, mais qu'il n'y a mis aucune mauvaise intention ne l'ayant professé qu'ensuite de la proposition que l'accusateur a faite à diverses personnes qui étoient présentes de s'enrôler et ce qui y a le plus contribué, c'est l'état de hyvresse où il se trouvoit dans ce moment, protestant qu'il a tout le repentir possible de les avoir tenu et de son plus complet assentiment pour les ordres actuels des Choses promettant d'être plus circonspect à l'avenir et de se conduire en bon et Loyal Citoyen. »

PROPOS « EN L'AIR »

JOSEPH et Barnabé, deux braves va-chers d'un des villages du pied du Jura, ayant touché à Noël leur salaire, échu ce jour-là, ont décidé d'aller passer le jour de l'An à Lausanne. Arrivés à la gare centrale au début de l'après-midi, ils prennent règlementairement un « demi » avant de faire la grimpe du Petit-Chêne, puis, en route pour la ville où ils ne viennent que rarement. La réfection du Grand-Pont, tout en « cupesse », suggère à Joseph une réflexion de circonstance :

— Par ailleurs, on démolit les vieux ponts en bois pour les remplacer par le fer ou le ciment. Ici, c'est tout le contraire. On démolit un solide pont en pierre et on en revient aux ponts en bois. C'est le rebours du bon sens !

— Veille-toi ! lui dit Barnabé. Avec tes réflexions, tu vas te faire écrabouiller, avec tout ce trafic à devenir fou.

Les voilà à la place du Tunnel, devant l'attraction du jour, la « Grande Roue ». Joseph, homme d'initiative, après avoir toisé cette machine gigantesque :

— Dis, Barnabé ! Si on faisait un tour sur ce truc-là ?

L'interpellé, sujet au vertige et plutôt inquiet, répond :

— Tu crois qu'on ne risque pas sa vie, par là-haut ?

— Tais-toi, gros benet ! Viens toujours ! Et puis, si tu as peur, tu sais, on redescend le même jour.

Joseph, s'adressant au préposé de l'engin :

— Dites-moi voir, Mossieu ! Combien ça coûterait-il, à nous deux, pour un voyage, aller et retour ? Tâchez-voir de nous arranger.

Le préposé, voyant à qui il avait à faire :

— Eh bien, pour vous, mes amis, ce sera gratuit. Vous avez de la veine. On attendait justement deux solides gaillards comme vous, pour faire contre-poids avec ceux qui sont tout là-haut et qui ont des billets de retour.

Joseph, qui est assez regardant à la dépense, est ravi de cette proposition.

— Hardi, Barnabé ! Installe-te voir ! A ce prix, on peut bien s'offrir le voyage.

Et les voici installés dans un des « branles » de la « Grande Roue » qui part aussitôt. Mais Barnabé, à mi-hauteur déjà, devient tout blanc et se cramponne au bord de sa nacelle.

— Joseph ! Je crois que je vais avoir le mal de mer. On aurait dû boire la moindre des choses, avant de partir avec cette invention du diable. Crie-voir au mécanicien que je veux redescendre.

Joseph, plus solide que son camarade, le rassure :

— C'est rien, mon vieux ! Allume un bout ! Ça te passera.

La nacelle contenant les deux hommes vient d'arriver à son point culminant, à quelque quinze mètres au-dessus du plancher des vaches. La machine est arrêtée pour prendre de nouveaux passagers, tout en bas. Barnabé regarde, épou-vanté de se trouver à pareille hauteur.

— Tu crois qu'on va redescendre, dis, Joseph ? Je ne suis rien tant à noce, dans notre « branle ».

Joseph, lui, s'amuse de la frousse de son camarade.

— On redescendra, c'est sûr. Mais quand ? J'en sais autant que toi. On verra bien, d'ici à ce soir.

Puis, tranquillement, il bourre sa pipe, l'allume et ajoute :

— Si seulement on était quatre et qu'on ait un jeu, on pourrait faire un yass, en attendant.

Un gros bonhomme, de la nacelle au-dessous de celle de nos deux valets, avait entendu leur conversation. Pour augmenter l'angoisse de Barnabé, il lui crie :

— Il paraît que la machine est détraquée. On ne pourra pas redescendre, pour le moment du moins. L'année dernière déjà, la même chose était arrivée et on m'a dit qu'un couple en voya-

ge de nocé a risqué de passer la nuit là où vous êtes, au fin dessus. Il a fallu la grande échelle des pompiers pour permettre aux deux amoureux de finir leur voyage en de meilleures conditions.

Après dix bonnes minutes, l'engin se remet enfin à tourner. Barnabé respire, puisque ça redescend. Nos deux compagnons, un peu éprouvés par ce brusque changement d'attitude, sont tout heureux de sentir de nouveau la terre ferme.

— Allons vite prendre un « demi » sur la peur, propose Barnabé.

— C'est moi qui offre, puisqu'on a voyagé à l'œil !

Avant de se diriger vers la gare, nos deux gars font encore un tour sur la Riponne. La femme mastodonte de 480 livres (sans charge) ne leur dit pas grand chose.

— C'est trop cher à entretenir, une femme pareille. Je préfère la Jolie Rœsli du *Lion d'Or*, à Bière, qu'en penses-tu, Barnabé ? Ou bien cette grande frisée, là, à ce tir à pipes. Elle nous sourit. Allons faire un carton !

Après un massacre de pipes et la boutonnière ornée d'une belle rose en papier, insigne du bon tireur, nos deux valets font encore un court arrêt à la Pinte Besson, puis se dirigent du côté de la gare. En cours de route, Barnabé dit à son compagnon :

— Ecoute, Joseph ! On ne peut pas boire tout le temps. Je commence à avoir « la dent ». Si on prenait le moindre petit croûton ? Tiens ! Voilà un Carnotzet-Bar ! « Bar » ? je ne sais pas ce que c'est, mais « carnotzet », c'est quelque chose de chez nous. Lis-voir ce qu'ils ont à manger, là, sur ce papier collé sur la porte.

Joseph, après avoir lu le menu affiché :
— C'est trop compliqué. Il y a des plats qu'on ne sait seulement pas comment ça se mange. Entrons toujours ; on verra bien.

Un peu hésitants, ils s'installèrent à l'une des petites tables. Le garçon se précipite, le sourire engageant :

— Ces messieurs désirent ?
— Eh bien, voilà ! On n'a pas eu le temps de faire les quatre heures. Alors, on voudrait manger. Qu'est-ce que vous avez ?

— Il y a le menu de fête, servi à 7 heures, mais je pense que ces messieurs prennent le train, n'est-ce pas ? En ce cas, je puis vous conseiller du poulet froid, des parfaits au foie gras truffés, exquis, du saumon du Rhin-mayonnaise, une omelette Pompadour, du...

Mais Joseph, étourdi par cette énumération, lui dit :

— Ecoutez-voir, mon ami ! On n'a pas tant de ce temps. Donnez-nous tout bonnement deux rations de pain et de fromage, avec de la moutarde et, pour commencer, un « demi ».

Le garçon, qui espérait mieux, mit un bon quart d'heure à les servir et les regardait d'un air dédaigneux piquer avec la pointe du couteau à même le morceau de fromage, puis faire descendre celui-ci par d'énormes bouchées de pain. Le « demi » baissait dans la même mesure.

— Garçon ! Encore deux rations et un « demi » du même. Vous savez, c'est un peu juste, vos rations.

Les deux nouvelles rations réduites, Barnabé redemandait du pain pour finir son fromage et Joseph du fromage pour finir son pain. Mais, l'heure du train était là. Nos deux hommes vident le dernier verre.

— Il faudrait assez voir à s'emmoder, si on veut rentrer cette semaine encore. Qu'en pensez-tu, Barnabé ?

L'écot réglé, nos compagnons serrent vigoureusement la main du garçon, en guise de pourboire.

— Eh bien, au revoir, mossieu ! On vous la souhaite bonne et heureuse ! Bien des choses chez vous ! A la prochaine ! Au revoir ! Conservation !

Avec un peu de vaudaire dans les voiles, ils dévalent le Petit-Chêne et arrivent tout juste pour ne pas rater leur train, où ils ne tardent pas à s'assoupir. Barnabé rêve qu'il a été projeté par la vitesse de la « Grande Roue » à une hauteur vertigineuse, avec la nacelle et qu'il des-

cend tout doucement, en vol plané...

A Morges, le contrôleur les réveille.

— Pour Apples-Bière-L'Isle, changement de train !
F. Wælfli.

Aveu mélancolique. — Le jeune artiste prodige vient de donner un récital avec un étourdissant succès. Il est assailli par des admirateurs qui le félicitent, l'embrassent, le portent en triomphe. Seul, un vieux pianiste ne prend pas part à l'enthousiasme général.

— Les enfants prodiges deviennent souvent, hélas ! en vieillissant, des fruits secs.

— Qu'en savez-vous ?... interromp avec indignation une admiratrice du jeune virtuose.

— Hélas ! Madame, il y a cinquante ans, moi aussi, j'ai été un enfant prodige...

LE VEAU DU PEINTRE COURBET

COURBET, alors qu'il séjournait à la Tour-de-Peilz, s'en fut un jour en visite chez M. X... qui possédait aux Ormonts de vastes étables. Un jeune veau, crotté jusqu'à l'échine, gambadait dans le pré. Il symbolisait si bien, aux yeux de Courbet, les attraits de la campagne, qu'il voulut le peindre.

Quelques jours après, il revint. Il se félicitait du tableau qu'il allait peindre, voyant par avance le museau rose et écumeux, les taches rousses et blanches de la bête couverte de boue, joyeux de l'impression de vérité qu'il allait en tirer. Il s'installe, ouvre ses boîtes, et la fille de ferme arrive, tirant derrière elle le veau... lavé, rincé, peigné, frisé, portant aux cornes des faveurs bleues.

— Vous auriez dû me dire, rugit Courbet suffoqué, vous auriez dû me dire que vous l'envoyiez au concours agricole.

— Mais... mais... M. Courbet, il ne s'agit pas de concours, c'était pour qu'il soit plus mignon !

— Ça... ça, vous prétendez que c'est un veau ! Eh bien, vous, vous êtes une dinde ! hurle le peintre. Et il s'enfuit, à la consternation de la brave fille qui avait usé trois baquets d'eau à faire la toilette de l'animal.

GENS DE COUR

ALEXANDRE-LE-GRAND reprochait à un pirate sa condition :

— Je suis pirate, lui dit celui-ci, parce que je n'ai qu'un vaisseau ; si j'avais une flotte, je serais un conquérant.

Trois députés des Etats de Bretagne vinrent pour haranguer le roi. L'évêque, qui était le premier, oublia sa harangue et ne put en dire un seul mot. Le gentilhomme qui le suivait, se croyant obligé de prendre la parole à sa place, débuta en ces termes :

— Sire, mon grand-père, mon père et moi, sommes morts à votre service.

Le comte de Mirabeau disait en parlant du vicomte, son frère :

— Il est le plus bête et le plus honnête de sa famille. Il serait le plus spirituel et le plus grand vaurien d'une autre.

Le duc de Nivernais s'était rendu au chevet de son intendant, tombé gravement malade.

— Ah ! monsieur le duc, fit le pauvre homme, je vous demande pardon de mourir devant vous.

A quoi le duc, dans son trouble, répondit distraitement :

— Ne vous gênez pas, mon ami !

Talleyrand fut interpellé, un jour, par une dame dont la laideur était légendaire et pour laquelle il avait eu cependant quelques faiblesses.

— Il paraît, monsieur, s'écria-t-elle courroucée, que vous vous êtes vanté d'avoir obtenu mes faveurs ?

— Vanté ? répliqua le spirituel diplomate en souriant. Non, je m'en suis accusé, madame !

Un jour, Louis XIV dit au valet qui gardait la porte de son appartement privé :

— Tu ne laisseras entrer personne.

— Votre Majesté peut compter sur moi.

— Bien. A l'exception toutefois de Mme de Montespan. Tu connais Mme de Montespan ?

— Oui, sire. C'est la dame qui achetait la charge de Mlle de La Vallière.

Etant à Saint-Ouen, Louis XVIII lisait à M. de Talleyrand, chef du gouvernement provisoire la charte constitutionnelle.

— Sire, je remarque une lacune.

— Laquelle ?

— Le traitement des membres de la Chambre des Députés.

— Mais j'entends, que leurs fonctions soient gratuites, elles n'en seront que plus honorables.

— Oui, sire, oui ! Mais, gratuites... gratuites... cela va coûter bien cher.

Le même Talleyrand envoya, un jour, chercher un riche fournisseur militaire et apprenant qu'il était allé à Barèges prendre les eaux, se contenta de dire :

— Il faut donc toujours qu'il prenne quelque chose !

Louis-Philippe, au cours d'un voyage en Normandie, offrit un cigare au maire d'un village où il avait trouvé une réception chaleureuse :

— Ce cigare, ah ! Sire, s'écria le maire pénétré de reconnaissance, ce cigare, je le fumerai toute ma vie.

Napoléon III ne s'y connaissait guère en musique. Ayant entendu parler des soirées que donnait Liszt à l'ambassade d'Autriche, il l'invita aux Tuileries. Comme l'artiste, interprétant la prière du « Moïse » de Rossini, terminait par quelques puissants trémolos, Napoléon III lui dit :

— Comme vous imitez bien le tonnerre !

Un jour le comte de Morny, pour une affaire financière, devait aller en personne à la banque de Rotschild. Le baron le reçut assez cavalièrement :

— Monsieur, lui dit-il sans façon, veuillez prendre une chaise.

— Savez-vous qui je suis ? dit l'homme d'Etat offusqué. Vous parlez au comte de Morny.

— Monsieur le comte, répliqua de Rotschild, ayez la bonté de prendre deux chaises.

La France est bleue, disait-on devant le duc d'Aumale.

— Oui, dit le prince. Mais dès qu'on lui montre du blanc, elle devient rouge.

Un parvenu dont les origines étaient des plus modestes — son père avait été concierge — demandait au prince de Sagan de le présenter dans le monde et de lui ouvrir la porte du Cercle de la rue Royale.

Le prince lui répliqua avec hauteur :
— Quand je demandais pareil service à votre père, j'ajoutais toujours : s'il vous plaît !

On venait de présenter à l'un des quatre ou cinq « anciens Présidents de la République » l'illustre aviateur Latham.

— Et que faisiez-vous dans le civil, je veux dire avant de vous mettre dans l'aviation ? demanda l'Exécutif.

— Mon Dieu, monsieur le Président, répondit modestement Latham, j'étais homme du monde.

Prévoyance — La toute jeune et naïve mariée est allée au grand bazar local acheter quelques paquets de graines pour le jardin de la maisonnette conjugale et banlieusarde.

— Je voudrais, dit-elle, des graines qui me donnent des grands arbres.

— Madame, dit l'employé avec assurance, celles-ci sont garanties.

— Ah ! bien. Alors, dans ce cas, donnez-moi aussi un hama !